

ennemis jurés et suzerains, met en lumière bien des aspects de la vie pratique comme du destin de ce peuple qui eut une si grande importance dans l'histoire du Proche-Orient.

Les Araméens, peuple mythique

D'origine nomade, les Araméens vécurent dans la vaste zone moyen-orientale s'étendant de la chaîne montagneuse du Zagros, frontière naturelle entre l'Iran et l'Iraq actuels, à la côte méditerranéenne et jouèrent un rôle politique considérable entre le IX^e et le VI^e siècle av. J.-C. Les Assyriens, qui conquièrent pendant cette période la totalité de cette zone, et auxquels les Araméens donnèrent à maintes reprises du fil à retordre, en ont parlé d'abondance. Sargon II (721-705 av. J.-C.), le grand roi assyrien, dresse un portrait quelque peu terrifiant de ses ennemis.

«Le sentier qui mène [...] à Babylonie, le haut lieu de l'Enlil des dieux, était alors inaccessible ; son chemin était inapte aux déplacements [...] ; ses routes étaient toutes couvertes de plantes épineuses, de chardons et de buissons touffus ; lions et chacals s'y ralliaient et y gambadaient comme des agneaux. Araméens et Sutéens qui vivent sous la tente, fugitifs criminels, engeance de brigands, campaient dans la steppe et l'interdisaient aux passants. Quant aux endroits cultivés [...], leurs champs n'avaient plus ni rigoles ni sillons ; ils étaient couverts de toiles d'araignées. Les terres fertiles s'étaient changées en terrains vagues. Plus de chants de moissonneurs dans les champs ; le grain n'y avait plus sa place. Je coupai les buissons touffus et je brûlai épines et chardons. Avec mes armes j'abattis les Araméens, ces fils de brigands ; je fis un massacre de lions et de loups.»

Le trait est sans doute forcé, comme toujours dans l'expression officielle du pouvoir impérial assyrien, qui fait des Araméens l'archétype du peuple fougueux, vindicatif et conquérant. À ces attributs s'ajoute l'aura de leur langue par

av. J.-C., dans tout le Moyen-Orient, puis de l'empire perse ; elle fut surtout l'une de celles des textes bibliques. Aussi les Araméens nous apparaissent-ils comme un peuple mythique. Impression d'autant plus marquante que peu de données matérielles sur leur mode de vie nous sont parvenues. Image singulière et forte dont l'effet est sans doute accentué par tout ce que le mode de vie des nomades peut avoir d'inhabituel ou de fascinant pour nous, «civilisés» depuis des millénaires, organisés pour vivre en sédentaires. Les Araméens n'ont jamais constitué une entité politique, unique et cohérente. Vivant au sein de multiples tribus, ils n'ont pu établir leur suprématie que momentanément et sur des territoires limités, même lorsqu'ils ont fini par constituer une série de petits États. Ils n'en ont pas moins, nous le verrons, laissé une trace profonde dans l'histoire.

L'histoire des Araméens

L'existence des Araméens est attestée dès le milieu du III^e millénaire av. J.-C. en Mésopotamie. Pourtant, il ne s'agit encore que de rares mentions. Le toponyme d'Aramki (pays d'Aram), mentionné dans un texte de la III^e dynastie d'Ur, apparaît aussi au début du II^e millénaire av. J.-C. dans les textes de Mari et d'Alalah. Mais les Araméens ne font leur entrée dans l'histoire en

tant que réelle puissance qu'à partir du XII^e siècle av. J.-C. Cette émergence se produit dans un contexte que les historiens qualifient d'«âge sombre», car il correspond à l'affaiblissement des grands États, confrontés à de graves problèmes internes. De vastes mouvements de populations affectent l'ensemble du Moyen-Orient et mettent à mal les anciennes puissances.

Au cours des premières années du règne de Tiglath-Phalazar I^{er} (1115-1076) apparaissent les premières mentions d'un rôle marquant des Araméens. Durant la quatrième année de son règne, le roi assyrien conduit une campagne contre les Araméens (désignés alors par le terme Akhlamu-araméens) dans le désert de Suhu, c'est-à-dire dans la région de Mari et jusqu'à Karkemish. Le roi dit avoir traversé l'Euphrate, pour poursuivre les Araméens, à 28 reprises. Cela ne suffit pas à lever la pression qu'ils continuèrent à exercer jusqu'à la fin de son règne. Les assauts massifs des Araméens sur la Babylonie et l'Assyrie, auxquels s'ajoutèrent les famines consécutives à des récoltes désastreuses, affaiblirent tant l'Assyrie que Tiglath-Phalazar dut battre en retraite à Kalamahu. La lutte continue qui opposa Assyriens et Araméens est décrite sur l'«obélisque cassé», d'Assur-Bel-Kala (1073-1056 av. J.-C.). Pour le X^e siècle avant notre ère, nous n'avons que les relations de Salmanazar III, postérieures d'environ un demi-siècle aux événements qu'elles décrivent et qui se seraient déroulés sous le règne d'Assur-Rabi II (1012-972). Il ne s'agit rien moins que de la prise par les Assyriens des cités de Pitru, Mutkinu, sur la grande boucle de l'Euphrate.

Salmanazar nous conte également les campagnes qu'il mena lui-même contre les Araméens dans cette même région. Après les batailles contre Ahuni à Til Barsip, puis à Burmarina, la lutte se poursuivit sous le règne du roi Assur Dan (934-912) qui, bien sûr, ne se priva guère de faire état de ses succès militaires. Il semblerait pourtant que les victoires les plus décisives furent remportées par Adad-Nirari (810-783). Il convient, par



5. SUR CETTE FRESQUE (au musée du Louvre), le scribe de gauche note sur un parchemin un texte en araméen, alors que celui de droite écrit sur une tablette d'argile un texte en cunéiforme assyrien.

ailleurs, de signaler que c'est à cette époque seulement que l'on peut faire état de véritables entités politiques araméennes en Syrie du Nord et que des documents strictement issus de leur société apparaissent.

Les États araméens de Syrie du Nord

Le Bît Adini correspond à une région d'importance stratégique considérable, puisqu'elle comprend le Moyen-Euphrate, frontière actuelle entre la zone côtière et la Djezireh syrienne, mais aussi voie de communication vers le plateau anatolien. Son territoire a pu s'étendre à l'Est jusqu'au Balikh. Dans cette zone, la présence araméenne se superpose à une population imprégnée de culture hittite. L'effondrement de l'empire hittite au XII^e siècle avait laissé place à de petits États dits néohittites, dont la marque est visible dans tout le Bît Adini, à Bur-marina, mais aussi à Til Barsip, où les archéologues ont retrouvé des inscriptions néohittites. Après cela, l'intégration de cette cité en une sorte de confédération araméenne dirigée par Akhuni fut peut-être à l'origine de la détermination assyrienne d'en finir avec ceux qu'ils considéraient être un obstacle majeur à leur progression vers l'Ouest.

Cette constellation de petits États araméens peut faire penser au modèle bien connu des « cités-États ». Or leur genèse montre que les Araméens s'organisèrent de façon bien différente. Les cités-États, comme leur nom l'indique, étaient essentiellement des centres urbains contrôlant les territoires situés à proximité immédiate de la ville, mais guère plus. Les dynastes araméens, en revanche, s'efforcèrent toujours d'étendre leur influence politique au-delà de leur cité et de former de véritables royaumes. Ils réussirent parfois à y intégrer plusieurs villes royales, des villes fortifiées comme de plus modestes agglomérations, bourgs ou villages. Souvenons-nous des coalitions organisées par Akhuni dans le Bît Adini et celui d'Arne, du Bît Agushi sous Salmanazar III. Si elle se réalisa avec des fortunes diverses, la tendance à l'unification semble avoir été une constante des États araméens.

La recherche d'une prise de contrôle de territoires toujours plus vastes eut pour conséquence inévitable la néces-

sité d'intégrer au royaume des populations d'origines très différentes. Dès lors, le royaume était fondé sur le principe de la territorialité, bien plus que sur celui de l'ethnie. Cependant le trait marquant du monde araméen est que tous ces royaumes restaient profondément imprégnés des valeurs et du mode de vie des sociétés tribales dont ils étaient issus.

Cela n'a pas empêché l'installation de royautés héréditaires fortes. Ce mode institutionnel semble s'être peu à peu établi dans tous les États araméens qui nous sont connus (Guzana, Samal, Arpas, Hamad et Damas). Les souverains disent souvent régner sur le trône de leur père. « Hadad-yis'i roi de Guzana, fils de Shamash-nari roi de Guzana... [l']a érigée et [la lui a] offerte... » (ligne 6 et sq. du texte araméen de la statue de Tell Fekhéryé).

Comme on peut aisément l'imaginer, le caractère héréditaire de la royauté ne s'imposa pas d'un seul coup. Un long processus de maturation lui fut nécessaire, comme le laisse bien percevoir la vie des rois du IX^e siècle av. J.-C. Ainsi Ahuni, qui mit un certain temps à unifier le Bît Adini, ne mentionne-t-il jamais ses prédécesseurs. De toute évidence, son royaume se constitua à partir d'éléments plus ou moins autonomes, des tribus, des petites principautés urbaines. Le roi n'en était pas moins l'objet d'une véritable glorification. Dans l'iconographie, il est abon-

damment représenté dans l'exercice de ses fonctions religieuses ou guerrières, ou encore à la chasse, l'autre façon de symboliser sa puissance et sa domination sur la totalité de l'univers. Le thème de la chasse au lion ou au taureau, si magnifiquement traité sur les reliefs néo-assyriens de Nimroud ou de Ninive, les deux capitales de l'empire assyrien, actuellement en Iraq du Nord, l'est également à Sakce-Gözu.

Une jeune fille vaut un mouton

Malgré leur nombre limité, les textes donnent parfois des indications très précises sur la valeur des biens de toutes sortes et sur les structures sociales : ainsi la tablette de Tell Shioukh Faouqâni, présentée ici, indique-t-elle qu'un homme pouvait être placé en gage pour quelques dizaines de grammes d'argent. Une inscription de Kulamuwa (roi du Bît Adini) nous apprend que l'issue favorable du conflit qui l'opposa à Adana fit baisser le prix des esclaves. On y note qu'on pouvait acquérir une jeune fille au prix d'un mouton et un homme à celui d'un habit ! Il est clair que la royauté évolua beaucoup avec le temps et ne put s'exercer de la même manière avant et après la conquête assyrienne. On sait, en effet, que les grands rois assyriens soumettaient les souverains dont ils avaient conquis les terres à un tri-



6. ÉCHANTILLONS DU MATÉRIEL DÉCOUVERT AVEC LES TABLETTES. Trois poids-canards (flèches bleues) étaient utilisés par le commerçant et les coquillages (flèche rouge) peut-être employés comme jetons pour la comptabilité. On a rassemblé aussi un lot de tablettes (flèche verte), des vases émaillés (flèches blanches) et un support de jarre (flèche jaune).

Luc Bachelot

but. Malgré leur soumission aux conquérants, les rois araméens tentaient de conserver leur titre. Dans les textes araméens et assyriens relatant les mêmes événements, le roi soumis n'est appelé que «gouverneur» dans la version assyrienne, alors que, dans la version araméenne, il est toujours gratifié du terme de roi. Comme à toutes les époques, les relations entre la puissance conquérante et ceux qui s'y trouvaient soumis apparaissent très contrastées. Certains princes araméens résistèrent, d'autres s'accommodèrent de la situation nouvelle, collaborèrent franchement et tirèrent de cette attitude d'importants avantages. Bar-Rakib, par exemple, roi du Bit Gabbari, fait part d'une joie non dissimulée d'avoir pu «courir – dit le texte – à la roue du char de son seigneur, le roi d'Assur» (Tiglat-Phalazar III, 744-727 av. J.-C.). S'agissait-il d'un honneur accordé à l'Araméen : celui de pouvoir mener son propre char au côté même de celui du Grand Roi, comme l'ont pensé certains spécialistes, ou au contraire, pour d'autres, d'un acte de totale allégeance, le prince devant courir à pied à côté de l'attelage royal, situation apparemment fort peu gratifiante ? La question n'a pas été tranchée, mais on reconnaîtra que, dans les deux cas, Bar-Rakib entretenait avec son conquérant des rapports d'obédience.

Bar-Rakib, comme l'indique l'inscription qu'il fit graver sur la statue de Pananuwa, fils de Bar-Sur, mentionne des déportations qu'il ordonna lui-même pour le compte des Assyriens. Cependant, quels que fussent les bons offices et le zèle des rois soumis, les conquérants avaient la main lourde. Après la destruction et les pillages systématiques qui accompagnaient la conquête, le pays continuait d'être fortement taxé. À cette contribution économique forcée, s'ajoutait l'obligation de fournir des hommes pour l'armée impériale, sans compter les multitudes d'hommes, de femmes et d'enfants, déportées à des centaines de kilomètres pour servir de main-d'œuvre, main-d'œuvre affectée aux

chantiers des constructions somptueuses que les souverains faisaient bâtir en Assyrie même.

La hiérarchie sociale

Elle évolua bien sûr considérablement avec le temps. Il est vraisemblable qu'à ses débuts la société araméenne était, nous avons déjà eu l'occasion de le signaler, formée de tribus : organisation plus égalitaire que celle des sociétés sédentarisées depuis longtemps et s'étant constituées en États nécessairement très hiérarchisés. Assez rapidement toutefois, ces sociétés se



7. Noble dame occupée à filer (stèle de basalte du IX^e siècle provenant de Maras).

structurent, reprenant plus ou moins le modèle d'organisation des sociétés étatiques de l'Âge du bronze qui les avaient précédées.

La famille araméenne est de toute évidence patriarcale. La cellule familiale se présente avant tout sous les traits de la maison du père, comme c'était le cas dans les sociétés contemporaines du même type : Israël et Juda. L'auteur d'un document connu sous le nom de «Proverbes d'Ahiqar» des-

tine ces maximes, selon ses propres termes, à «mon fils». L'autorité paternelle y apparaît incontournable et intransigeante : un père doit enseigner, fût-ce par les châtiments corporels, l'obéissance à son fils. Méthode forte et radicale qui, dans le texte, est étendue aux relations entre un maître et ses serviteurs. On peut obtenir, bien qu'indirectement, d'intéressantes informations sur la structure familiale, à partir d'autres documents, notamment des cadastres de la région d'Haran (en Turquie, tout près de la frontière avec la Syrie). Ils donnent le recensement des travailleurs agricoles au service des grands propriétaires terriens. Le patriarcat et, d'une façon plus générale, la primauté accordée aux hommes y sont patents. Ainsi le texte énumère-t-il d'abord tous les hommes, pères et fils, et ensuite seulement les femmes, mères et filles ou parfois encore la mère du père de famille, voire ses sœurs non mariées. Trait remarquable et significatif de cette littérature : seuls les hommes sont appelés par leur nom, les femmes restant dans un total anonymat. La prééminence des hommes se manifeste encore par le fait que le ou les métiers du chef de famille sont précisément notés, alors que jamais aucune activité professionnelle n'est mentionnée pour les femmes.

La condition des femmes

L'archéologie complète heureusement la pauvreté de l'information livrée par les textes. À travers elle, la vie quotidienne des femmes sort un peu de l'ombre, car les quelques exemplaires de correspondance et les proverbes qui sont à peu près les seules sources littéraires que l'on puisse convoquer sont peu prolixes sur le sujet. Dans les correspondances, il n'existe presque aucune information sur la condition des femmes. Quant aux proverbes, ils sont également peu prolixes sur le sujet ; on y constate cependant qu'hommes et femmes étaient justiciables des mêmes honneurs quand ils étaient parents. Notons que, si les textes cadastraux de Haran ignorent presque